

Diderot et la philosophie. Sous la direction de JEAN-CHRISTOPHE BARDOUT et VINCENT CARRAUD. Paris, Société Diderot, « L'Atelier autour de Diderot et de l'Encyclopédie », 2020. Un vol. de 320 p.

Diderot et la philosophie est un volume issu des travaux du *Centre d'études cartésiennes* de Sorbonne-Université à l'occasion du tricentenaire de la naissance de Diderot (2013). Il est cependant paru à la fin de l'année 2020, accompagnant ainsi profitablement l'entrée de Diderot au programme de l'écrit de l'agrégation de philosophie de 2020-2021. Celle-ci venait appuyer la reconnaissance progressive de l'importance philosophique de ce Diderot par son accession au panthéon institutionnel des philosophes officiels. À la suite de l'histoire tortueuse de la publication de ses œuvres et d'une longue période d'incertitude voire de contestation concernant ses qualités philosophiques personnelles, il fallut en effet dépasser les images naïves d'un simple « homme de Lettres » plagiaire et compilateur ou d'un penseur superficiel, embrouillé et contradictoire. C'est ainsi que de nombreux spécialistes depuis bientôt un siècle travaillent à mettre en avant à la fois l'originalité, la profondeur et la cohérence de son matérialisme biologique. Cet ouvrage s'inscrit dans leur lignée, avec la particularité d'envisager la philosophie diderotienne à l'intérieur d'une perspective historique large permettant de l'insérer pleinement dans l'histoire de la discipline.

Si Diderot fut lui-même historien de la philosophie, le volume ne se résume pas à éclairer cette figure encore mal connue mais interroge plus globalement sa relation complexe aux philosophes qui l'ont précédé ainsi qu'à la philosophie en tant que discipline. La démarche est essentielle : le fait que Diderot se soit parfaitement inséré dans les débats philosophiques, scientifiques, théologiques, esthétiques et littéraires de son époque ne doit pas faire oublier qu'il a aussi entretenu un dialogue constant avec les grandes figures philosophiques du passé, qui alimentait sa réflexion en cours et enrichissait souvent ses propres théories. Ce sont ces multiples dialogues de Diderot avec les philosophes les plus lointains comme les plus proches, prenant tous chez lui une forme et une importance singulière, parfois évolutive, que cet ouvrage a pour objet de questionner. Ainsi, la quasi-totalité des chapitres se penche sur une des nombreuses déclinaisons possibles de relation entretenue par Diderot avec un philosophe spécifique (Diderot/Bacon, Diderot/Descartes, Diderot/Leibniz, etc.). Au-delà de son intérêt stratégique pour travailler à une meilleure intégration de Diderot dans l'histoire de la philosophie en le positionnant vis-à-vis de grandes figures de la discipline, cette approche convient particulièrement au style de ce philosophe du dialogue dont la pensée éclectique s'est construite au milieu des autres et à partir des autres. Éclairer ces relations, c'est donc bien dans le même temps mettre en lumière la pensée de Diderot elle-même, en accompagnant le mouvement dialogique par lequel elle s'est construite.

Pour ouvrir l'ouvrage sur une perspective assez générale, Jean-Christophe Bardout propose un cheminement autour de la question complexe du rapport ambigu, voir paradoxal de Diderot à la métaphysique qu'il ne fustige, d'un côté, que pour mieux la reconstruire et la pratiquer, sous une forme nouvelle, de l'autre. Au croisement d'un empirisme de méthode et d'un type de discours matérialiste, il contribue ainsi décisivement à la transformation de la notion du métaphysique qui s'opère au XVIII^e siècle et à l'évolution plus globale de cette forme de savoir philosophique. Si le sujet a souvent été traité en passant par les commentateurs et a même déjà fait l'objet de plusieurs études spécifiques, ce chapitre (simplement intitulé « Diderot et la métaphysique ») constitue certainement aujourd'hui la meilleure synthèse à disposition.

Alain Gigandet, dans un second chapitre intitulé « Diderot, Sénèque et la vertu du philosophe », étudie ensuite le rapport de Diderot au stoïcisme en retraçant les enjeux de l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron* et en s'interrogeant sur les raisons du choix de se tourner vers Sénèque, plutôt que vers Épicure, à la fin de sa vie. Le chapitre montre les liens étroits entre les préoccupations personnelles du dernier Diderot, dont la plus fondamentale est

certainement l'approfondissement du « lien d'essence entre philosophie et éthique » et un questionnement plus général sur la figure même du philosophe, dont Sénèque fournit un *exemplum*.

Le troisième chapitre, écrit par François Pépin, apporte de nouveaux éclairages sur certaines zones d'ombre encore non dévoilées de la relation entre Diderot et Bacon. Nous savons que vis-à-vis de Bacon – notamment à travers les réflexions sur l'essence, la forme, l'organisation et la diffusion du savoir qui accompagnent l'*Encyclopédie* –, Diderot a déployé un célèbre et néanmoins complexe jeu d'innutrition au point de pouvoir être accusé de plagiat par le P. Berthier. L'auteur fournit ici des distinctions importantes concernant leurs deux éclectismes, dont les principes sont loin d'être équivalents. Il montre également comment leurs pensées respectives débouchent sur deux manières différentes d'envisager l'histoire de la philosophie. De cette étude n'émerge pas l'idée d'une simple influence de Bacon sur Diderot, mais l'exposition détaillée de la façon originale dont Diderot a su penser avec Bacon.

Denis Kambouchner propose dans le quatrième chapitre une comparaison originale entre la sensibilité du comédien telle que la théorise Diderot et la subjectivité cartésienne ayant pour objectif d'en dégager les spécificités respectives. Plus qu'un rapprochement, c'est au contraire ce qui les distingue qui intéresse majoritairement l'auteur. Le chapitre contribue ainsi à explorer la polysémie du concept de sensibilité, ainsi qu'à dégager une conception diderotienne du génie bien plus proche de Spinoza que de Descartes.

Dans son chapitre « sensibilité inerte et force morte : un exemple d'utilisation diderotienne d'un concept leibnizien », Marc Parmentier étudie ensuite dans le détail la convergence métathéorique qui, au travers des passeurs du leibnizianisme en France que furent notamment Bernoulli et Du Chatelet, a permis à Diderot de faire sien un des concepts centraux de la philosophie de Leibniz.

Carlo Borghero, dressant le portrait d'un « Diderot newtonien et chimiste », complexifie la question du rapport à la fois admiratif et conflictuel de Diderot à Newton. Par-delà l'idée largement répandue selon laquelle l'intérêt progressif du philosophe de Langres pour la chimie l'aurait mené à une remise en question des modèles physiques du savant anglais, l'auteur fait valoir l'hétérogénéité des sources ayant présidé au développement de la philosophie de la nature diderotienne. De cette étude, émerge une compréhension plus nuancée de cette relation par laquelle l'attrait de Diderot pour la chimie ne fait pas pour autant de lui un anti-newtonien.

Le septième chapitre (intitulé « Diderot et Hume : le dialogue autour des *Dialogues concerning natural religion* ») se penche sur un thème assez peu étudié : la relation intellectuelle entre Diderot et Hume. Si peu d'éléments de discussion directe entre les deux hommes sont aujourd'hui à disposition dans leurs œuvres, Gianni Paganini dépeint avec acuité une véritable fraternité de mode d'interrogation et de style philosophique qui, au-delà de la question théologique, s'ancre dans des thèmes variés du domaine de la connaissance et sur une réflexion cosmologique dont les deux penseurs partageaient les mêmes coordonnées. De leur rapport, c'est surtout le fort impact (l'auteur n'hésite pas à parler d'influence) de Diderot sur Hume qui apparaît à travers sa construction progressive du personnage de Philon dans les *Dialogues concerning natural religion*. En effet, un travail précis sur les évolutions du texte humien montre que ce personnage s'enrichit petit à petit de thèses diderotiennes et que sa nouvelle hypothèse de cosmogonie n'est pas sans rappeler les positionnements de Saunderson.

Francine Markovitz, dans le chapitre suivant « Diderot et le thème de l'aveugle chez les sceptiques », étudie la façon dont les enjeux du troisième trope sceptique d'Enésidème et Sextus Empiricus réapparaissent et se transforment chez des auteurs modernes comme Montaigne, La Mothe Le Vayer, Bayle et bien sûr Diderot. Le chapitre explore la façon dont à partir du problème de Molyneux, notre *philosophe* imagine non pas une division absolue du moi, mais sa distribution sur chacun des cinq sens devenant par-là cinq instances subjectives propres. De nouveaux éclairages originaux et érudits sont ainsi apportés sur le problème de la « société

des cinq sens » développé dans la *Lettre à Mlle ...* permettant de préciser le statut de la subjectivité diderotienne.

Si l'*Encyclopédie* se présente non seulement comme un lieu d'exposition des connaissances mais aussi comme un système d'organisation du savoir, elle imposait dès l'époque de sa composition à ses éditeurs, tout comme elle continue de nous imposer, un ensemble de questionnements épistémologiques concernant la nature de la connaissance, la possibilité de sa transmission et le type d'organisation dont elle peut faire l'objet. Mariafranca Spallanzani (« Diderot et les ordres des connaissances humaines ») montre que cette réflexion a été profonde chez Diderot et d'Alembert, qu'elle s'est enrichie au fil de l'entreprise et expose la pertinence des positionnements « encyclopédistiques » des deux philosophes vis-à-vis de leurs œuvres respectives. De cette étude se dégage l'idée selon laquelle l'unité encyclopédique, symbolisée par le système figuré du premier tome, est en réalité complexe et ouverte et a très vite laissé place à une pluralité d'ordres distincts.

À la suite de cet ensemble d'études, l'ouvrage n'oublie pas qu'une des contributions importantes de Diderot à l'histoire de la philosophie se trouve dans son travail d'esthéticien, effectué à l'époque même de la naissance de cette discipline. Le chapitre d'Alberto Frigo, très érudit, propose un beau cheminement à travers quelques thèmes fondamentaux des *Salons* tout en insistant sur leur diversité et sans tenter d'unifier les thèses esthétiques diderotiennes autour d'un centre commun.

En restant dans le domaine des *Salons*, le chapitre de Laurent Jaffro semble à première vue s'éloigner des rivages de l'histoire de la philosophie pour aborder la relation d'affinité, à la fois personnelle et théorique, entre Diderot et Greuze. Apparemment centré sur des questions artistiques, il montre que l'œuvre de Greuze instaure une mobilité dans les catégories picturales institutionnelles de l'époque en questionnant la porosité des techniques, des fonctions et donc des frontières entre peinture de genre et peinture d'histoire. Cependant, le centre de cette étude concerne en réalité un problème traditionnel en philosophie : celui des rapports entre esthétique et morale (comme l'indique son titre « Diderot et la peinture morale de Greuze »), qui anime aussi bien les réflexions du philosophe-dramaturge que les œuvres du peintre.

Le dernier chapitre porte sur « D'Alembert, Diderot et le progrès des Lumières ». Limitant son étude aux deux éditeurs de l'*Encyclopédie*, Michel Malherbe pose les questions suivantes : quelle idée du progrès se font les Lumières françaises ? Celle-ci peut-elle être réduite à sa version rationaliste, dogmatiste et techniciste caricaturalement placée à l'origine des nombreuses dérives de notre civilisation moderne ? Comme le montrait déjà l'article de Spallanzani, les deux éditeurs de l'*Encyclopédie* ont mené une réflexion poussée sur la nature du savoir et ont produit, à la suite de Bacon, une théorie de l'évolution des connaissances. Deux conceptions différentes de la raison en émergent, mais Malherbe explore bien la dimension critique de leurs compréhensions respectives des progrès du savoir. Loin de l'idée naïve d'un progrès constant, naturel et illimité, c'est en effet une véritable conscience critique des Lumières par elles-mêmes qu'éclaire cette étude. À travers d'Alembert et Diderot sont pensées les limites d'un savoir désormais phénoménal (qui n'a pas la prétention d'atteindre l'essence des choses), pragmatique et méthodique. Les deux éditeurs avaient ainsi bien pris conscience de la contingence de l'histoire du savoir et de la culture notamment par une conception discontinue des progrès de l'esprit à travers le rôle prépondérant qu'ils accordent au génie, par définition imprévisible.

Par des travaux comme celui-ci, dont des suites variées sont à la fois pensables et souhaitables, le slogan « Diderot philosophe » – dont la pertinence est aujourd'hui de plus en plus reconnue – ne reste pas un simple effet d'annonce mais est assumé, pris à bras le corps et approfondi. En ce sens, si cet ouvrage fut certainement profitable aux agrégatifs qui y auront trouvé de nombreux éléments de préparation au concours, sa portée dépasse largement le cadre

REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE

de cette préparation et s'adresse à tout étudiant ou chercheur curieux d'en apprendre plus sur la pensée du philosophe de Langres.

PIERRE LÉGER